

MONT COMMIS OU MONT CAMILLE?

PAR MARCEL LEBLANC, ARPENTEUR-GÉOMÈTRE
 883, RUE ROLAND
 ROBERVAL, G8H 1W1

Nos ancêtres explorateurs ont montré de l'imagination et de la joie de vivre en désignant les endroits qu'ils découvraient en bordure du fleuve ou ailleurs. Après avoir conservé quelques noms autochtones comme Québec, Canada, Kamouraska, Cacouna, Rimouski, Matapédia et autres, ils ont su enrichir la toponymie avec de nombreux mots imagés comme Bic, Trois-Pistoles, La Tourelle, Manche-d'épée, Anse-Pleureuse, Gros-Morne, Marsoui, Pointe-à-la-Frégate et combien d'autres.

Toponymie régionale

Lorsqu'est arrivé le moment d'ouvrir des paroisses dans ces endroits, l'inspiration pour trouver le nom d'un saint patron ne vint pas facilement. En effet, personne, ni au Canada ni en Amérique, n'ayant jamais été canonisé, la piété des habitants n'était pas tellement imaginative. C'est probablement le manque d'originalité dans le choix des noms religieux qui a permis aux premières et anciennes appellations de demeurer.

Quand, en 1856, on a voulu détacher une nouvelle paroisse de Saint-Jean-Port-Joli, on lui a donné le nom de Saint-Aubert sous prétexte d'honorer le seigneur Philippe Aubert de Gaspé. Je veux bien croire que ce personnage méritait du respect et l'affection, mais de là à le mettre en parallèle avec les martyrs et les ascètes de l'Église primitive, on exagérait sûrement un peu. Et d'ailleurs, quelle était l'idée de ne "canoniser"

qu'une partie de son nom?

Plus tard, le long de la Mistigouguèche, une rivière longtemps patrouillée par un contracteur de chantier, mon bis-aïeul Charles Larrivée, une nouvelle paroisse prendra le nom de Saint-Charles-Garnier. Est-ce le "jobbeur" ou le saint martyr qui se fait ici ridiculiser?

En 1868, au moment de détacher de la paroisse de Sainte-Luce les missions de la rivière Neigette dans la seigneurie, et celle des "Hauteurs" dans le canton de Fleuriault, le défi de trouver des noms se pose à nouveau.

Dans la seigneurie Thibierge-Lepage, on avait l'habitude de s'inspirer des filles du seigneur Joseph Drapeau. En 1829, Sainte-Luce fut nommée en l'honneur de Luce-Gertrude Drapeau et Sainte-Flavie en l'honneur de Angélique-Flavie Drapeau. Mais, pour le moment, il ne faut pas que les autres filles du seigneur, si vertueuses soient-elles, passent avant le curé Nadeau. On nommera encore Saint-Angèle en l'honneur de Louise-Angèle Drapeau et, en 1873, Saint-Joseph-de-Lepage en l'honneur du père, mais Marguerite-Adelaïde et les autres devront attendre une prochaine occasion avant de "monter" sur les autels par l'intermédiaire de leur sainte patronne.

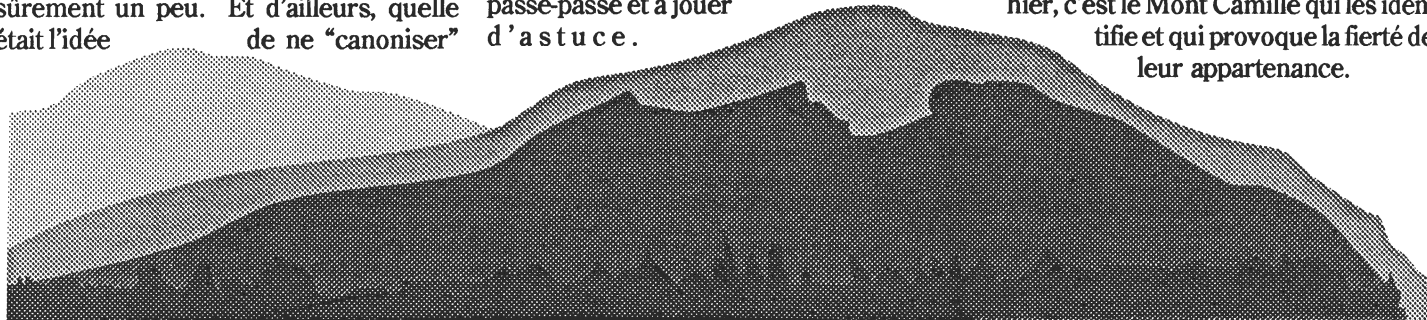
Cependant, pour glorifier la mémoire de l'abbé Gabriel Nadeau, il faudra s'exercer à des tours de passe-passe et à jouer d'astuce.

Tenant un anagramme, on inversera les deux syllabes de son nom pour créer un Saint-Donat tartempion ; ensuite, pour la paroisse voisine, on utilisera le nom de Saint-Gabriel, un saint légendaire et conventionnel¹.

Règle générale, si l'on excepte quelques villages de la Vallée de Matapédia et Cabano, Squatec, Lac-des-Aigles ou Fond-d'Ormes, les beaux noms historiques et descriptifs resteront pour les localités en bordure du fleuve ; dans l'arrière-pays aux immensités anonymes, il n'y aura que "des saintes places" que personne ne pourra différencier d'une région à l'autre. La pauvreté sous tous les rapports.

Le cas du Mont Camille

Quand même, à Saint-Donat et à Saint-Gabriel, les habitants s'identifient toujours à une vieille montagne aux formes arrondies, le Mont Camille. Même si les colons de l'Anse-aux-Coques ont déformé la prononciation du nom, même si les assassins de la toponymie et les inventeurs de "légendes" s'acharnent à changer son appellation, le Mont Camille porte toujours son nom et cela depuis des temps immémoriaux. Il fallait que les gens des "Hauteurs" (de Saint-Gabriel) possèdent une personnalité audacieuse pour avoir labouré durant près de cent ans dans des pentes souvent abruptes et toujours rocheuses. Aujourd'hui comme hier, c'est le Mont Camille qui les identifie et qui provoque la fierté de leur appartenance.



Si les Amérindiens des millénaires passés donnaient un autre nom à cette montagne, ce qui est tout à fait probable, il n'a jamais été porté à la connaissance des "Européens" que nous sommes. Par contre, notre ignorance de l'origine du nom actuel ne nous empêche pas de croire qu'il peut avoir été donné par les Basques et peut-être même par les Vikings. Chose certaine, c'est de cette manière qu'on le désignait durant le Régime français même si la plupart des cartes n'indiquaient alors qu'un nom générique pour les Appalaches en Gaspésie : Les Monts Notre-Dame.

En 1684, Franklin identifie le Mont Camille comme étant le Mont-Carmel, mais il est permis de présumer une mauvaise interprétation du nom ou plus simplement une erreur cléricale.

Partout ailleurs, sur de nombreuses cartes et sur certains documents, on trouve le nom de Mont Camille :

Sur les cartes de Bellin en 1753 et 1761.

Sur la carte de Danville en 1755.

Sur la carte de Carver en 1763, traduite en 1777.

Sur la carte canadienne de "La frontière canado-américaine" en 1783.

Sur la nouvelle carte des États-Unis par Abel Buell, encore en 1783.

Sur le plan de la seigneurie Thibierge-Lepage, par l'arpenteur-provincial D.S. Ballantyne en 1839.

Sur un croquis de l'abbé Damase Morisset en 1871².

Dans "Les Monts Notre-Dame", par l'abbé Adrien Caron en 1968³.

Dans le manuel de pilotage "Gulf and River Saint-Lawrence" en 1980.

Ainsi, pour tous ceux qui naviguaient ou naviguent sur le fleuve Saint-Laurent, qu'ils soient Vikings, Basques ou autres explorateurs du passé, qu'ils soient Japonais, Russes ou autres navigateurs contemporains, le Mont Camille est toujours le Mont Camille.

Mais pourquoi lui donne-t-on chez nous différents noms?

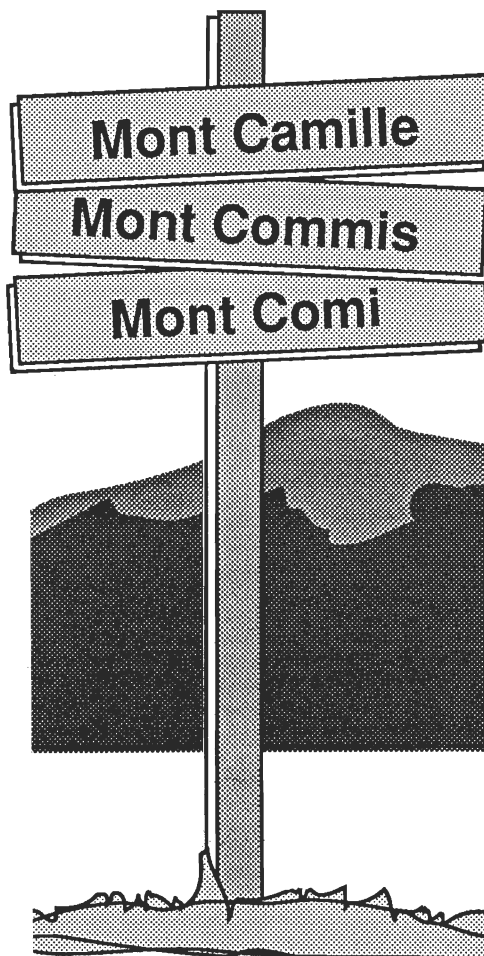
Durant le dix-neuvième siècle, les colons analphabètes de la région, qui déformaient tous les mots et qui prononçaient des "a" durs, en ont fait un Mont Câmi (Ile). Il semble que cette hypothèse ou prétention se fait d'elle-même puisqu'elle est plausible à 99.9%.

Il est évident que les gens qui ne connaissent pas le nom officiel ne savaient pas comment écrire la phonétique de ce qu'ils entendaient. C'est même normal qu'ils aient écrit Mont Commis, comme certains missionnaires dans les registres et aussi l'arpenteur-provincial Augustus-Télesphore Bradley, de Rimouski, qui fit l'arpentage du canton de Fleuriault en 1854. Ce technicien de la mesure des terres n'avait pas, semble-t-il, une grande formation scientifique et, au lieu d'écrire Mont Camille comme il était inscrit sur la carte régionale et sur le plan de la seigneurie, il s'en remit à la prononciation populaire dans la rédaction de ses rapports. De plus, un de ses hommes, présumément l'astucieux Alexandre dit

Piton Lavoie, de Rimouski, lui joua un bon tour. Ce dernier aurait, au début des années 1840, déposé des quartiers de viande de baleine sur le Mont Camille pour nourrir ses chiens ou attirer les bêtes qu'il désirait piéger. Il faut dire que le légendaire Piton Lavoie occupait comme trappeur une bonne partie des hauteurs à l'arrière de la montagne et qu'à l'instar du sorcier Gamache de l'Île d'Anticosti, il jouait constamment d'astuce pour protéger son territoire. Le jour où il amena son patron Bradley sur le "dôme" de la montagne pour lui montrer des "coquillages", des squelettes de poisson et surtout des ossements de baleine, l'arpenteur fut émerveillé de ces preuves irréfutables du déluge dont il est question dans la Saint Bible. La nouvelle de cette découverte extraordinaire s'étant répandue dans le village de Rimouski, le député du comté, le Dr Joseph Charles Taché, monta lui-même avec Bradley pour se faire indiquer les précieux vestiges, cette fois, "dans le flanc de la montagne". En 1863, dans FORESTIERS ET VOYAGEURS, Taché raconte sa découverte (dans le chapitre LE FEU DE LA BAIE) et il écrit évidemment, lui aussi, MONT COMMIS. Ce personnage, originaire de Kamouraska et arrivé à Rimouski en 1844, était quelque peu excusable de son ignorance au sujet du nom de la montagne. En 1890, le chroniqueur Arthur Buies, qui a lu Taché et entendu raconter la légende de la baleine, répète, sans trop y croire, la même version, mais il écrit, quant à lui, Mont Comis.

Avec les déformations et les fantaisies de chacun, le prestige du nom a diminué. Si toutefois Camille pouvait être le personnage légendaire de l'Énéide, la soeur des Horace ou le général romain Marius Furius, dans le langage des gens de Rimouski et de Mont-Joli, il n'est plus aujourd'hui qu'un commis, c'est-à-dire un employé subalterne.

Quelqu'un a parlé récemment d'une version nouvelle au sujet de l'origine du nom de Mont Commis : autrefois, un commis du moulin de la Compagnie Price⁴, en bordure de la rivière Métis, chassait souvent au Mont Camille et, pour cette raison, la montagne serait devenue



le Mont Commis. Quel est l'auteur de cette chimère? La source douteuse demeure non identifiée.

Jean-Noël Lechasseur, arpenteur-géomètre, publie dans la revue de l'Ordre de sa profession pour le mois de décembre 1984 des commentaires intitulés LE PARC DU MONT-COMI, ORIGINE⁵.

Dans ces commentaires, il fait allusion à deux "légendes" au sujet de l'origine du nom :

Vers 1850, un commis aurait laissé une plaque souvenir sur la montagne et le nom de Mont Commis daterait de cette implantation.

Quelques années après la prise du Canada par les Anglais (quand exactement?), des commis écossais qui faisaient de la contrebande (de quoi et avec qui dans ce pays inhabité jusqu'à 1850?) sur les rivières Métis et Neigette seraient venus chasser dans les pendents de la montagne.

Personnellement, en compagnie de mes frères, je me suis amusé durant une dizaine d'années, de 1933 à 1943, sur les flancs du Mont Câmi et je n'ai jamais entendu parler de ces légendes bizarres. Et pourtant, à l'occasion, j'ai questionné les habitants des environs à ce sujet. Mon père, le Dr Adélar Leblanc, amateur des faits savoureux de l'histoire locale et plutôt érudit, n'en connaissait rien non plus. Ayant pratiqué la médecine durant cinquante ans à Saint-Gabriel, il venait à la suite de son oncle prêtre, Joseph-Arthur Leblanc, qui y avait été curé durant quarante-deux ans. Cette tradition de quatre-vingt-douze ans au même endroit par la famille me permet de croire que ces deux vénérables personnes connaissaient sûrement toutes les légendes du milieu. Il semble bien que celles qui circulent aujourd'hui ont été créées de toutes pièces après la construction du centre de ski.

En 1858, l'arpenteur-provincial Frédéric Bélanger, de Montmagny, qui établit et mesure un tracé projeté pour le chemin Taché dans le canton de Fleu-

riault, pousse même l'outrecuidance jusqu'à indiquer un "Mount Comming" dans ses notes et sur son plan ; il voulait ainsi traduire le jargon français entendu sur les lieux.

Lorsqu'en 1870, l'arpenteur-provincial Eugène Taché, fonctionnaire du gouvernement, fait inscrire le nom de Mont Commis sur une carte émanant du Département des terres de la Couronne, il faut convenir qu'il attaquait sévèrement la tradition bien établie de Mont Camille.

La même erreur a été répétée en 1927 lorsque le Service géodésique du Gouvernement fédéral canadien a fait établir un point de référence sur le Mont Camille et qu'on l'a désigné comme "Comis".

D'après mes souvenirs personnels, au village de Saint-Donat, vers 1939, une maison de pension s'affichait pompeusement avec le nom de "Hôtel du Mont Comis" ; cette institution aurait duré quelques années et, aujourd'hui, approximativement au même endroit on retrouve un "Bar salon du Mont Comi". Actuellement, la rue principale dans le village de Saint-Donat est connue comme étant "la rue du Mont-Comi".

En 1950, Georges Morency, arpenteur-géomètre, fait des levés de chemins dans le canton de Fleuriault et, en rattachant son travail au point géodésique fédéral, il n'a d'autre choix que d'inscrire Mont Comis sur son plan.

La pire attaque contre le Mont Camille, ce fut au moment de la fondation du centre de ski régional appelé PARC DUMONT-COMI INC., le 14 février 1968.

À la Commission de toponymie du Québec, que pense-t-on de ces appellations variées?

Tous les professionnels de ce service ou de cette commission semblent être d'accord au sujet du respect des traditions locales des dernières années. Sur une carte récente intitulée "Québec en relief", on lit Mont Comis. Cependant, dans le répertoire toponymique du Qué-

bec pour l'année 1987, on a inscrit Mont Comi.

Pour les profanes de la mer et des océans, je veux bien qu'on se contente d'un mot déformé pour désigner "la montagne", mais à mon humble avis, il serait préférable de rappeler l'origine du nom en changeant le "o" du Mont Comi par un "â" avec accent circonflexe, ce qui donnerait un Mont Câmi. Ainsi, tout en respectant la prononciation séculaire des habitants, on se rapprocherait de "Mont Câmi (Ile)". De cette façon, un marin en goquette ou en ribote sur nos rives aurait l'opportunité de comprendre qu'il s'agit bel et bien de la montagne qu'il connaît et dont il se sert pour s'orienter.

Réflexions personnelles sur un imbroglie

Durant mon adolescence, j'ai toujours été intrigué par le nom de cette montagne, dont on ignorait l'origine. Lorsqu'à la fin des années 1940 j'ai commencé à connaître des Algonquins, soit en Abitibi, soit au Lac Saint-Jean ou sur la Côte Nord, j'ai pensé durant un temps que le soi-disant Mont Commis, Comis ou Comi pouvait provenir de la déformation du mot NOKOMIS ou KOKOMIS.

Dans la langue des Cris, nokomis signifie "ma grand'mère" mais on l'emploie aussi pour dire "mon oncle". En Saskatchewan-central, au pays des blés d'or, il y a une gare et un village qui portent le nom de Nokomis, mais c'est bien loin de chez-nous.

Il y a également le mot kokomis qui signifie "ta grand'mère" ou "ta grand-tante". Le nom s'applique aussi à des rochers qui ont plus ou moins l'apparence de vieilles femmes.

Il y avait autrefois un kokomis dans la rivière Saint-Maurice et la ville de Grand'mère lui doit son nom. "Quand on décida la construction du barrage de la rivière, on résolut de conserver "grand'mère" rocher, car elle avait des droits à cet honneur. Depuis des siècles, elle résistait aux fureurs des flots et aux amoncellements des glaces. Avant d'inon-

der les lieux, on mina avec soin le vieux rocher et, par sections, on le transporta au centre de la ville où il trône maintenant dans un parc public⁶⁷.

On trouve également un autre kokomis en Ontario dans les eaux de la rivière Abitibi, quelques milles en amont du lac du même nom. Les Cris de l'endroit invoquaient autrefois ce kokomis comme puissance capable de calmer les vents sur le lac Abitibi.

Mais, à la réflexion, j'en suis vite venu à la conclusion qu'il n'y avait aucune analogie possible entre les kokomis des rivières Saint-Maurice et Abitibi et notre vieille montagne aux formes arrondies.

J'ai ensuite pensé à consulter le Chanoine Alphonse Fortin, un historien émérite au Séminaire de Rimouski, et qui, malgré le petit nombre de ses publications, pouvait avantageusement être comparé aux grands noms de son époque, soit Mgr Victor Tremblay, de Chicoutimi, Mgr Albert Tessier, de Trois-Rivières, et même Mgr Lionel Groulx, de Montréal. Il m'a répondu que "malheureusement il n'en savait rien" et, par ses allusions aux Montagnais de la Côte Nord, qui fréquentaient nos régions et "qui au printemps, montaient sur le Mont-Commis pour observer la disparition graduelle des glaces sur le Fleuve", j'ai pu constater qu'il ne connaissait pas les moeurs des Amérindiens.

À la même époque, quelqu'un m'a aussi parlé d'un géologue du nom de Comis qui aurait étudié les formations des environs vers 1850, mais dans la bibliographie des travaux exécutés dans le Bas-du-Fleuve et en Gaspésie, on ne retrouve pas ce nom.

Après l'étude de plusieurs hypothèses possibles, il faut en conclure que l'origine du nom de Mont Câmi ne peut être autre chose qu'une déformation de Mont Camille.

Et pourtant, aux ports de Rimouski et Pointe-au-Père, chez les pilotes du Saint-Laurent, chez les capitaines du Jalobert ou de l'Abraham Martin⁷ ou même chez

un capitaine de goélette, il y avait sûrement quelqu'un qui savait que la montagne se nommait Mont Camille et qui possédait des renseignements à ce sujet. Comment se fait-il que personne de nos terriens "instruits" n'ait jamais entendu ce nom? Voilà un mystère qui, aujourd'hui encore, permet beaucoup de fantaisie.

À la fin des années 1970 ou au début des années 1980, une colonie de vacances s'est établie au pied du Mont Câmi dans un camp que les promoteurs ont décidé d'appeler du nom fantaisiste de Salumonko, monko étant évidemment un diminutif de Mont Commis. Que des jeunes qui ignorent tout de la forêt et de ses beautés puissent se réunir dans des colonies de vacances ou dans des groupements de "boys scouts", voilà d'heureuses initiatives. Cependant, il faut convenir que ce ne sont pas uniquement des cours donnés sur place qui doivent initier les profanes à la grande nature, mais la pratique avec des hommes d'expérience comme des bûcherons, des trappeurs et autres. Trop souvent, les professeurs de "sciences naturelles", bien que compétents en leurs matières, déforment l'esprit des jeunes quant aux difficultés inhérentes à la forêt.

Du côté histoire, au lieu de s'interroger sur le passé de leurs devanciers, les jeunes du camp Salumonko ont laissé courir leur imagination débordante. C'est ainsi qu'ils ont inventé qu'un vieil indien du nom de Monko vivait jadis sur le Mont Câmi. L'esprit de ce personnage, autrefois le chef de la tribu des Monkomiens, plane toujours sur le "Mont Comi" et ses qualités viennent inspirer tous les adeptes du plein air.

Voilà les prétentions légendaires que raconte un feuillet publicitaire édité en 1982. Ce papier est parvenu à la Commission de toponymie du Québec et dans un RÉPERTOIRE DES GENTILES DU QUÉBEC, publié en 1987 par Monsieur Jean-Yves Dugas, c'est l'origine qu'on donne pour "Mont-Comi, centre de plein air". Aussi, le "gentilé" des amateurs de sport qui s'amuse au "Mont Comi" serait Monkomiens.

Si certaines personnes veulent inventer d'autres noms, n'importe lesquels, il semble bien que le concours soit ouvert.

Et pourtant, si on voulait créer des légendes amérindiennes, il y aurait lieu d'étudier les faits et gestes des nombreux autochtones en chair et en os qui ont vécu dans la région.

Dans son "Tableau généalogique des mariages célébrés dans les paroisses du diocèse de Rimouski" et publié par le Séminaire en 1936, Mgr C.A. Carbonneau donne 107 mariages amérindiens célébrés principalement à Cacouna, L'Isle-Verte et Rimouski de 1718 à 1909, mais la plupart durant le milieu du dix-neuvième siècle. Les noms de famille sont Abraham, Ambroise, Athanase, Bernard, Brisson, Decomate, Denis, Dominique, Gray, Jérôme, Joseph, Katepate, Launière, Nicolas, Paul, Saint-Aubin et Thomas.

On a parlé de James ou Jim Gray, décédé en 1932 et qui avait épousé en secondes noces Élodie Deschênes à Saint-Donat en 1909. Il remplissait la charge de guide pour les "Anglais" du Club Watson au grand lac Kedgwick. Ce club disparut après le naufrage du Titanic en 1911.

Vers 1933, un Micmac de Restigouche, Peeter Labôbe, qui campait en bordure de la route de Les Hauteurs à Saint-Gabriel, parcourait les rangs de la paroisse pour vendre les paniers d'osier qu'il confectionnait.

À la fin des années 1920 et au début des années 1930, il y avait aussi des Amérindiens qui campaient l'été à Métis Beach dans le but de vendre leurs paniers aux vacanciers qui s'y trouvaient.

Une fois l'enquête terminée au sujet des autochtones de la région, il y aurait également lieu de s'informer auprès des gens "des Sept Lacs". Ces descendants des derniers cultivateurs à posséder des lots à bois sur le Mont Câmi pourraient sûrement faire des révélations intéressantes. À l'époque où le versant sud de la montagne a été ravagé par un incendie vers 1933, certains membres des familles Caron, Dupont, Fournier, Levesque,

Bélanger, Morissette, Demers, Paquet, Hallé ou autres y faisaient de l'exploitation forestière.

Pourquoi également ne pas rappeler l'anecdote de la baleine de l'arpenteur A.-T. Bradley, de J.C. Taché, de Arthur Buies ou peut-être même de Piton La-voie?

Mais si quelqu'un mérite de passer à l'Histoire avec même un monument sur le Mont Câmi, c'est bien l'abbé Ernest Lepage, prêtre-agronome, dont il faut suivre les traces vers les sommets.

Cet humble religieux, qui s'inspirait de "Voyez les lis des champs" de la Bible, fit savoir au monde scientifique, durant les années 1940, qu'il se trouvait chez nous des choses uniques et extraordinaires.

Grâce à une particularité biologique liée à une condition nucléaire inusitée, les sommets du Mont Câmi recèlent une graminée qu'on ne retrouve nulle part ailleurs au monde : ce dactyle insoupçonné a été désigné en l'honneur de celui qui l'a découvert et aussi de celui qui l'a décrit comme étant *LA CALAMAGROSTIS LEPAGEANA LOUIS-MARIE*.

Voilà sûrement un motif de fierté pour les gens du milieu puisque cette modeste plante, un foin apparenté aux carex, fait sortir la contrée de l'anonymat.

Qu'on ne vienne pas faire des gorges chaudes en l'associant au chiendent, une mauvaise herbe apparentée à l'ivraie de l'Évangile, ou des allusions à "fou comme un foin", "rhume des foins", "être bête à manger du foin", "herbe folle", "couper l'herbe sous le pied ou manger du blé en herbe". C'est l'exclusivité de cette végétation herbacée qui donne sa valeur au site. C'est à rendre jaloux les habitants des îles Galapagos ou de l'archipel Kerguelen, seuls endroits au monde où les carex sont absents.

De même que le Cap Diamant s'est vengé des soldats anglais en les infectant avec l'herbe à puce, de même que les Hurons évitèrent les affres de la grippe

espagnole en se traitant au poglus en 1918, de même que les citoyens de Black Lake dans les Cantons de l'Est peuvent se glorifier d'une fougère très rare, la cheilanthes siliquosa, ainsi le Mont Câmi fait figure originale avec ses épis de calamagrostide.

Le 2 juillet 1942, l'abbé Ernest Lepage (1905-1981), originaire d'un rang de la paroisse de Rimouski et professeur à l'École d'agriculture de l'endroit, escaladait le Mont Câmi à titre de botaniste. Sur le versant nord, un peu avant d'atteindre le sommet, il recueillit une calamagrostide sur une corniche étroite, dans le flanc d'une muraille calcaire et d'âge silurien. Revenu à son laboratoire, il constata avec surprise que son échantillon différait des spécimens recueillis soit dans l'Ungava, soit sur le Mont Washington dans le New-Hampshire, soit dans l'Ouest canadien.

L'année suivante, le 6 juillet 1943, bien décidé à faire part de sa découverte au monde scientifique, il gravit à nouveau les pentes du Mont Câmi pour une nouvelle cueillette de sa calamagrostide. Cette fois, il en expédie un spécimen au Père Louis-Marie à l'Institut agricole d'Oka, un autre à un professeur de l'Université de Montréal et six autres à J.R. Swallen de Washington, lequel confirme immédiatement l'originalité de cette plante.

En août 1944, dans le numéro 548, volume 46 de la revue RHODORA, journal du Club Botanique de la Nouvelle-Angleterre, le Père Louis-Marie, o.c. présente une étude sur les différentes calamagrostides de l'est de l'Amérique du Nord, et il donne la description scientifique de la découverte récente de l'abbé Lepage. Immédiatement après cette publication, la plante qui portait déjà le nom de *Calamagrostis Lepageana* n.sp. devient *Calamagrostis Lepageana* Louis-Marie.

Le testament de l'abbé Lepage, en janvier 1981, transmettait son herbier personnel à la Faculté d'Agriculture de l'Université Laval et le spécimen que j'ai consulté durant l'été 1989 a été recueilli

le premier juillet 1950. Il semble donc que l'abbé Ernest Lepage revenait régulièrement explorer les pentes du Mont Câmi, jardin personnel de ma famille, à l'époque de mon adolescence.

Plus tard, en 1951, l'abbé Lepage publiait dans le *Naturaliste Canadien* la liste de plusieurs plantes herbacées dont le Mont Câmi était le site naturel. Comme ses devanciers Joseph-Charles Taché ou autres, il écrivait "Mont Commis", mais il n'avait pas de mission toponymique lorsqu'il inventoriait des calamagrostides, des carex, des pérygines ou des akènes.

Ne serait-ce pas rendre justice à la mémoire de ce professeur émérite, botaniste de réputation internationale, que de lui faire l'honneur d'un rappel sur la montagne même qu'il a fait connaître aux scientifiques du monde entier? Son nom servirait également à promouvoir un idéal pour tous les jeunes qui fréquentent la colonie de vacances de l'endroit.

¹ Les saints fictifs sont nombreux au martyrologe : Saint-Michel-Archange, Saint-Christophe, Saint-Georges, Saint-Joachim, Sainte-Cécile, etc.

² Voir les archives de l'archevêché de Rimouski pour la paroisse de Saint-Gabriel.

³ Cahier d'histoire No 3, La Société historique de la Côte du Sud, Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

⁴ D'après l'arpenteur Joseph Bouchette, le moulin à scie de la rivière Métis a été construit en 1824 par Michel Larrivée, de Lévis, qui l'aurait vendu à William Price vers 1830.

⁵ Ces commentaires proviennent d'un rapport de laboratoire du 6 février 1975 à la Faculté de Foresterie et de Géodésie de l'Université Laval. Dans ce rapport, la bibliographie réfère à mon travail *ESQUISSE VILLAGEOISE* publié à Saint-Gabriel en 1974, mais l'auteur néglige de mettre entre guillemets les passages qu'il transcrit mot à mot de mon texte.

⁶ Joseph E. Guinard, o.m.i., *Les noms indiens de mon pays*, Montréal, Édition Rayonnement, 1960.

⁷ Jalobert est le nom du premier pilote français qui vint ici avec Jacques Cartier. Abraham Martin (1589 à 1664) fut le premier pilote du Saint-Laurent et c'est lui qui traça les premiers rudiments de la carte du fleuve.

Durant les années 1930, les petits navires qui faisaient le service des pilotes à Pointe-au-Père portaient les noms de Jalobert et de Abraham Martin.